

Alors les premiers, sentant l'impossibilité d'une prompte victoire et voyant la marée prête à boucler derrière eux, se retirèrent en bon ordre ; mais poursuivis par les flèches et les moqueries de ceux qu'ils venaient attaquer de si loin.

Il y avait, de chaque côté, quelques morts et beaucoup de blessés : les deux partis étaient du reste presque épuisés de fatigue ; car ces luttes, corps à corps, avec des armes dont l'effet dépendait de l'impulsion donnée à force de muscles, étaient bien autrement fatigantes que les exercices de nos combats d'aujourd'hui.

Chacun emporta ses blessés. . . . Les cadavres restèrent sur le fond, pour rouler et disparaître sous l'eau montante, et disparaître, livides et maculés, à la prochaine marée basse !

Les Iroquois, confus, mais comptant sur leurs forces, n'avaient qu'à se reposer et se refaire : il n'en était point ainsi des Micmacs.

Les pertes de ceux-ci, bien que moins nombreuses, étaient cependant, relativement plus considérables et avaient, naturellement, porté sur les meilleurs hommes de leur troupe composée de toutes gens. Les Micmacs comprenaient que les Iroquois se garderaient bien de commettre, une seconde fois, la faute d'attaquer à la marée montante. Ils ne se sentaient plus de force à rencontrer leur implacable ennemi à poitrine découverte.

Après un court conseil tenu par les guerriers, on ordonna aux femmes d'élever, en avant de la caverne, une espèce de retranchement. L'endroit était assez propice à l'érection de travaux de ce genre. — En face et en côté de la grotte étaient rangés, comme circonscrivant une étroite enceinte, de gros blocs de rochers qu'on dirait autant de menhirs druidiques. Il s'agissait de barricader les espaces laissés entre ces blocs de pierre et de rehausser le tout, à la manière adoptée par les sauvages pour ces sortes de fortifications. Les perches de ouigouams, certains ustensiles et le bois qu'on put se procurer, en dépouillant les flancs de l'Îlet des petits sapins qui s'élevaient çà et là des crevasses des rochers, servirent à construire une double palissade, dans l'interstice de laquelle on empila des cailloux, du sable, des peaux, et jusqu'aux bagages et provisions des familles.

Les heures de répit, données par le flux et le reflux de la mer, furent si bien mises à profit, que la nouvelle marée basse trouva les Micmacs entourés d'un rempart qui leur permettait d'employer à la défense les blessés, les femmes et même les enfants d'un certain âge, . . . qui derrière la palissade, . . . qui sur les escarpements des rochers, . . . les plus forts défendant les abords du côté de l'eau.

Les Iroquois, ayant vu de loin exécuter ces préparatifs, et ne connaissant pas les lieux, ne s'imaginaient pas qu'ils pussent être aussi effectifs qu'ils l'étaient en effet.

Profitant de la première occasion offerte par le jusant, ils reprirent sur la batture le chemin de l'Îlet.

L'attaque fut plus savante et plus longue ; mais on se battait contre des adversaires retranchés, et, cette fois encore, elle demeura infructueuse.

Il y eut inévitablement des tués et des blessés de chaque côté. Comme la première fois, les pertes des Micmacs, plus faibles numériquement, les laissèrent dans une position de plus en plus désespérée.

Les Iroquois avaient trop compté sur leur supériorité, et n'avaient point eu recours à tous les moyens qui auraient pu les rendre promptement victorieux. A cause de la nature des lieux, on ne pouvait combattre qu'à la marée : car l'Îlet escarpé baigne ses pieds dans l'eau dont il reste environné toujours et partout, à l'exception d'un espace assez limité qui assèche en dos d'âne à mer basse, et fait suite alors à la batture de la Baie.

Le jour allait finir : — il ne pouvait être question d'une attaque de nuit, — et la crainte des assaillants était, maintenant, que les Micmacs, qu'ils savaient hors d'état de résister, ne voulussent tenter de s'échapper de l'Îlet, à la faveur des ténèbres, pour se répandre dans les montagnes voisines de la Baie, afin de courir,

chacun pour soi, les chances d'échapper aux dangers auxquels ils étaient tous certains de succomber, en restant ensemble.

Dans cette préoccupation, les Iroquois passèrent une partie de la nuit à suivre la marée sur la batture. En voyant, à pareille heure et dans pareil lieu, leurs silhouettes étranges aller et venir courir et s'arrêter, on eût cru assister au sabbat et voir une de ces réunions infernales des sorciers et de leurs compères des vieilles légendes d'Europe.

Le jour parut, et avec le jour un nouveau jusant, dont se hâtèrent de profiter les Iroquois.

Leur troupe, arrivée à la distance d'un peu plus qu'un trait de flèche du rempart micmac, s'arrêta. Alors les malheureux habitants de la caverne, désormais défendue par des vieillards, des femmes, des enfants et quelques guerriers blessés, virent un certain nombre d'Iroquois allumer d'énormes flambeaux d'écorce, puis, toute la bande s'avancer vers les retranchements, à la course et dans un ordre particulier.

Les porte-flambeaux étaient accompagnés chacun de deux guerriers, tenant au-devant d'eux des claies en guise de boucliers : ils étaient soutenus par le reste de leurs frères qui, armés d'arcs, balayaient le rempart.

Bientôt après, la faible palissade était en feu ! . . . Les Iroquois, retirés à une centaine de pas, le tomahak levé, poussant des ricanements de démons, attendaient que leurs victimes sortissent du milieu des flammes pour les immoler.

La chose ne se fit pas longtemps attendre ; tous ceux d'entre les Micmacs, hommes et femmes, que la faiblesse, la terreur ou des blessures graves ne condamnaient point à être suffoqués, s'élançèrent avec l'énergie du désespoir contre les Iroquois ; ceux-ci n'eurent point de peine à vaincre, mais là encore, ils perdirent quelques-uns des leurs et eurent plusieurs blessés.

Tous les Micmacs, sans distinction d'âge et de sexe, périrent, étouffés dans la caverne ou massacrés par les Iroquois. Leurs cadavres, mutilés et privés de chevelures, restèrent là pour être la pâture des renards et des corbeaux, sur l'étroite rive et dans le creux de ce rocher qui reçut de cet événement le nom d'Îlet au Massacre, qu'il conserve encore aujourd'hui.

(A CONTINUER.)

— Les trésors de Cornélius à Lapidé, extraits de ses commentaires sur l'écriture sainte à l'usage des prédicateurs, des communautés et des familles chrétiennes, par l'Abbé Barbier en quatre volumes in-8, brochés, \$8.

Le même relié, \$10.

Nouvelle Explication du Catéchisme de Rodez, divisée en instructions pouvant servir de prêches, avec de nombreux traits historiques puisés aux meilleures sources, à la suite de chaque instruction, par M. Noël, vicaire général du Diocèse de Rodez, 6 volumes in-12, brochés \$6.

Le même relié, \$8.

On se procure ces ouvrages à la librairie de J. B. Rolland et Fils.

Ces messieurs reçoivent en ce moment leur importation de livres de théologie, d'histoire, de littérature et de sciences que nous nous proposons de faire connaître à nos lecteurs plus tard.

### ENIGME.

Si vous croyez que sans argent  
On ne saurait vivre content,  
C'est bien le comble du désir :  
Peut-on rien trouver de plus fou ?  
Pour moi, quand je n'ai pas le sou,  
Alors je ne fais plus que rire.